

DANIELLE DUFAY

Mon
mariage
chinois

Lettres de Chine 1922-1924
D'après les écrits de Jeanne de Lyon

ELYTIS EDITION

A V A N T - P R O P O S

Jeanne de Lyon, ma grand-mère, racontait merveilleusement bien son vécu. Neuvième d'une famille de onze enfants, elle était née en 1886 à Lyon. Son père, employé de banque, ne recevant qu'un maigre salaire, elle me disait souvent que ses parents faisaient tout pour garder leur dignité malgré une grande pauvreté. De ce fait, il fut inconcevable pour elle, d'envisager de poursuivre des études ; Jeanne décréta alors très jeune qu'elle partirait avec un double objectif : subvenir à ses propres besoins, et participer à ceux de la famille.

Arrivée seule en Angleterre pour un travail au pair, elle fit rapidement venir sa sœur cadette Laurence, qui deviendra sa confidente et sa correspondante privilégiée à son arrivée en Chine.

Lors de ce séjour anglais, elle rencontra un étudiant chinois Phan, pensionnaire dans le même établissement, dont la bonne éducation et la courtoisie lui plurent. Il lui fit une cour assidue, et leur relation aboutit à des fiançailles qui durèrent plusieurs années. Pourtant, Phan repoussait régulièrement leur union.

Ainsi, le temps passant, lors de ses trajets en métro ou en bus pour se rendre à son travail, elle croisait régulièrement le regard intéressé d'un autre jeune homme. Des sourires s'échangèrent, ils firent connaissance. Les relations s'intensifièrent et ils devinrent très amoureux.

Et c'est ainsi que ma grand-mère se retrouva avec deux hommes dans sa vie ; le premier faisait traîner une situation depuis longtemps, et elle venait de tomber amoureuse du second.

Une décision s'imposait : épouser l'étudiant suisse qui voulait partir en Amérique faire fortune ou épouser ce Chinois avec lequel elle était engagée de longue date.

Les mentalités et mœurs des années mille neuf cent, décidèrent pour elle. L'union serait un mariage de raison et non d'amour.

En 1913, elle s'unit à ce jeune Chinois à Londres avant de rentrer en France. Elle fera plusieurs allers et retours entre la France et Londres, puis se verra contrainte par la guerre, à ne plus quitter le pays.

Ayant terminé ses études, Phan retourne en Chine en 1915, sans Jeanne qui découvrira avec horreur et stupéfaction que son mariage lui a fait perdre sa nationalité française et qu'ainsi, elle est devenue citoyenne chinoise.

En 1922, elle embarque finalement à Marseille pour rejoindre son mari et entreprend ce long voyage vers un Orient dont elle ignore tout.

Son parcours et son arrivée dans l'Empire du Milieu, furent propices à la rédaction d'un important journal et à d'innombrables lettres adressées à sa sœur Laurence. Ces écrits sont un témoignage poignant sur la solitude, sur les doutes, sur l'inconnu qui se cache toujours derrière le voyage. Au-delà, ils représentent une peinture fidèle et passionnante de ce que fut la Chine au début du siècle.

J'ai retrouvé ces textes, ces photographies, avec un immense plaisir tant ma fascination pour le destin singulier de cette femme hors-norme était fort. Dans les années trente, ma grand-mère souhaitait voir ses mémoires publiées ; elle m'en a donc confié le soin et c'est animée, par une joie d'autant plus grande, que j'exhume à présent ses *impressions de voyage*.

DANIELLE DUFAY



Je suis à bord de l'Ernest Renan

11 novembre 1922

Ma chère Laurence,

Je suis à bord de l'Ernest Renan, je vais essayer de te donner une idée des pensées qui m'ont assaillie depuis mon départ, te raconter mon voyage et ma vie à bord, comme je te l'avais promis.

Je tremble encore de cette indicible douleur que j'ai ressentie à Marseille, lors de cette heure inoubliable où, me penchant sur la lisse, j'ai vu avec terreur la passerelle se retirer, le paquebot se détacher de la terre et lentement, irrésistiblement et cruellement s'élargir l'espace entre le quai et les miens. Vous n'étiez qu'à quelques mètres de moi et déjà un gouffre nous séparait. Que n'aurais-je donné pour revenir en arrière ? Avec avidité, mes yeux s'attachaient à la flamme du briquet que notre frère avait allumé pour localiser votre présence. Cette faible lueur vacillante marquait l'endroit d'où j'entendais encore monter vos voix et vos adieux.

Cette fois mon départ est une réalité. C'est la conséquence de ce choix insensé que j'ai fait en épousant un Chinois. Je maudis la singulière destinée qui m'appelle vers cette terre inconnue et si lointaine. Les larmes inondent mes joues, la souffrance crispe mon visage, de lourds sanglots crèvent dans ma gorge. Chancelante, je vais m'écrouler sur ma couchette.

Après mon mariage en Angleterre, la Grande Guerre m'a empêchée de suivre Phan en Chine. J'ai alors passé plusieurs années parmi vous tous à Lyon, sans pratiquement aucune nouvelle de mon mari. Je me demande encore comment j'ai pu me décider à partir le rejoindre en vous abandonnant tous. C'est sûrement mon humeur aventureuse qui m'a conduite à prendre une telle décision. J'espère ne pas avoir à le regretter toute ma vie.

Je revois ma rencontre avec Phan dans une pension de famille anglaise. J'ai fait à cet asiatique un accueil froid, j'étais plus préoccupée par la lutte que j'avais à livrer

avec l'existence que par la présence de ce Céleste qui me laissait franchement indifférente. Mais cet étranger a su, par son amabilité, sa politesse exquise, ses qualités intellectuelles, s'imposer à ma réserve. J'ai cédé à la sympathie générale que chacun montrait à son égard en particulier toi Laurence et notre frère Auguste. Bientôt il est devenu un ami charmant, plein de tact, d'un commerce fort agréable, et j'ai regretté mon attitude distante faite d'a priori.

Plus tard lorsqu'il m'a fait l'aveu d'un sentiment amoureux, je ne l'ai pas repoussé... Son attitude a nourri l'inclination que je ressentais pour lui. Je ne l'aimais pas d'amour. J'avais vingt ans, j'étais marquée par mon éducation religieuse où le mariage de raison primait sur le grand amour. Peu à peu, j'envisageais une union raisonnable, intellectuelle, romancée par le long voyage et l'inconnu qu'elle promettait, mais je la désirais, étayée de loyauté, d'affection et d'estime.

Notre mariage devait se conclure rapidement, pourtant il a été brusquement retardé par un motif inattendu. Mon fiancé alléguait l'opposition de sa famille à une union qu'elle réprouvait. Il m'a rapporté cette explication en termes imprécis et embarrassés, avec l'assurance qu'une nouvelle démarche tentée auprès de ses parents serait couronnée de succès. Il a fallu attendre. Je n'étais pas pressée, mais lui qui semblait l'être au départ, se soumettait trop facilement au désir de son père. Le temps a passé et Phan n'a pas abandonné son désir de m'épouser.

La veille de mon mariage a été un véritable cauchemar. Je n'en ai jamais parlé à personne. Maintenant, je te raconte le drame que j'ai vécu.

Entre dix heures et minuit, Phan m'a prise à part. Il m'a dit qu'il avait à me causer, à me faire un aveu, et à me demander pardon. Je devais être indulgente et l'aider.

Un aveu me suis-je répétée, le cœur soudainement alerté, tandis que je me sentais pâlir et défaillir. Je suis restée muette, j'avais peur... Que pouvait-il avoir à me confesser, en un pareil moment, avait-il donc commis quelques méfaits, allait-il m'avouer quelque honte de son passé, ce passé que je ne connaissais que d'après ses dires ? Je m'étais entièrement fiée à cet étranger venu d'Extrême-Orient, et maintenant l'imprudence que j'avais commise en lui accordant toute ma confiance commençait à être ébranlée. J'étais terrorisée, qu'avait-il à me dire ?

Cette attitude pénible et embarrassée trahissait une faute évidente. Soudain, je me suis sentie nerveuse. Il se taisait et attendait... Je voulais en finir avec cette angoisse.

Brutalement je commandais d'une voix blanche : "Maintenant dites-moi ce que vous avez à me dire ?". C'est alors qu'il m'a avoué qu'il avait été marié, qu'il était veuf avec des enfants...

Tu te rends compte, marié... avec des enfants. Sa femme était morte, depuis quelques mois... Et nous étions fiancés depuis si longtemps... Alors que je lui en faisais la remarque, il baissa la tête.

Il était marié et il ne me l'avait jamais dit... Comment expliques-tu ce silence sur une chose aussi capitale ?

Il avait peur de me perdre, mais si sa femme n'était pas morte, que serait-il arrivé ? Il ne savait pas, il se fiait au destin. Le destin lui a servi !... Mais comment me prouver que sa femme était morte ? Pourquoi le croire ? C'est alors qu'il m'a montré une police d'assurance. Ce document de firme anglaise attestait le décès de sa femme survenu quelques mois auparavant. Il disait vrai, cette fois, hélas ! J'étais atterrée.

Pourquoi ne m'a-t-il jamais parlé de sa situation familiale ? Il avait eu une splendide occasion de dévoiler son secret. En effet, un de ses compatriotes qui nous visitait fréquemment, a eu une romance avec une Anglaise qui s'est terminée lamentablement. La jeune femme, après s'être laissée courtiser, a appris par hasard d'un ami chinois, que son fiancé était marié et père de famille. Elle l'a chassé de sa maison après un violent esclandre, causant un scandale qui n'était pas honorable pour le personnage. J'ai été extrêmement indignée de cette affaire et je ne l'ai pas caché à Phan.

Aucun doute n'existait sur l'attitude que j'aurais adoptée en pareil cas. Mes réflexions désobligeantes et franchement accusatrices sur l'individu incriminé n'ont pas été épargnées à mon fiancé. Pas un seul instant la pensée que notre cas était similaire ne m'effleura l'esprit. J'étais aveuglée de confiance et d'estime pour cet homme que je voyais à travers ma mentalité d'Occidentale. Il aurait dû avouer ce jour-là qu'il était dans la même situation. Compte tenu de mes propos acerbes, je ne l'ai pas aidé à briser ce silence et le secret a duré jusqu'à cette heure, veille de notre mariage, où il m'a mise au courant de son très récent veuvage.

Pourquoi ne l'a-t-il pas fait auparavant ? Qu'est-ce qui l'a arrêté ? La peur de me perdre, m'a-t-il dit.

J'aurais rompu dès les premiers mots d'un tel aveu. La vérité n'était pas reluisante, elle était même tout autre. Un seul sentiment l'avait fait agir : la peur, cette inimaginable peur chinoise qui fait reculer sans cesse les Célestes.

Mon Dieu ! Pourquoi n'a-t-il pas réagi en parfait Chinois, en prenant la fuite, quand il en était encore temps. C'était trop tard.

Nos fiançailles ont été interminables. Elles ont subi les assauts du doute et le vent de la révolte. Leur durée a montré des lacunes, d'insensibles divergences, des incompatibilités délicates, un esprit différent du mien. Nos cœurs ne battaient ni pour les mêmes souvenirs, ni pour les mêmes causes, et les événements avaient sur nos esprits des réactions différentes.

L'ambiance européenne aidant, ces divergences de pensées étaient banales. Malgré tout, je me sentais inquiète. Pour tout dire, le destin m'attirait vers d'autres horizons où j'étais attendue. Et quand, prise de scrupules, dans une heure d'épanchement, je prenais notre frère comme confident de mes lassitudes, de mes déceptions et de mes élans vers une autre destinée, il me sermonnait. Il me faisait remarquer que j'appréciais chez un homme l'intelligence, la largeur d'esprit, la bonté, les principes, l'éducation, la culture. Mon fiancé possédait tout cela. Je baissais la tête, je me taisais sur mes regrets, honteuse de cette défection morale que je sentais poindre en moi en désirant briser cette union, mais j'étais trop scrupuleuse pour le faire la première. Que n'aurais-je donné pour que la rupture vienne de sa part ! Quant à moi, jamais je n'ai songé à infliger de peine à cet homme pour qui j'avais de l'affection, de l'estime et en l'amour duquel je croyais.

Te souviens-tu, d'A... F... qui sans se décourager, bien qu'il me savait fiancée à Phan, me poursuivait de son assiduité et me promettait un amour éternel. Malgré des sentiments très forts qui naissaient en moi, j'ai résisté.

Un aveu au bon moment aurait entraîné une rupture, ma liberté retrouvée m'aurait permis de vivre un grand amour. Dégagée de scrupules par la vérité, nulle hésitation ne se serait dressée devant la radieuse et rationnelle voie que le destin avait entrouverte devant moi.

Il n'était plus temps maintenant... je n'ai pas pu trancher. Cette nuit avant mes noces s'est transformée en veillée funèbre de tous mes espoirs défunts.

Quelques heures à peine nous séparaient de la cérémonie nuptiale. Je n'ai pas pu rompre à la dernière minute. J'ai été paralysée par ma morbide timidité, par mon éducation catholique et provinciale, assujettie à l'opinion d'autrui. J'ai été incapable d'agir avec cette indépendance d'esprit que donne la maturité. Je n'ai pas osé affronter le mépris des autres, leurs jugements étriqués. Je n'avais ni l'audace ni le cran nécessaires pour tout bouleverser et j'ai eu ce soir-là l'indigne lâcheté de reculer devant le scandale.

Dans un "Registrar Office" de la banlieue de Londres, deux employés d'administration doivent se souvenir de cette petite Française sanglotante, un matin de printemps radieux et clair, qu'ils marièrent à un gentleman chinois, souriant et empressé. Cette petite Française, c'était moi... Et tandis que mes lèvres tremblantes murmuraient un "oui" étouffé de larmes, tout mon être criait en une protestation indicible et secrète : "Non, Non, Non."

C'est ainsi que je me suis mariée avec ce Céleste chargé de famille, dont le silence m'a trompée, cet homme que je plaçais au-dessus de tout soupçon. J'avais à travers une malencontreuse pitié, une funeste sentimentalité, un sens déformé du devoir, commis cette inexplicable erreur. Ce souvenir enfoui au fond de ma mémoire remonte. J'ai tellement regretté ce choix toutes les années passées à Lyon auprès de vous et loin de Phan pendant la Grande Guerre.

Après une nuit agitée, mon réveil est pénible. Il est dur de vivre quand on n'en a plus le goût. Je m'habille sans enthousiasme. J'ouvre le hublot. C'est un véritable choc, cette beauté proche est réelle. Je quitte ma cabine, je me sens appelée vers la magnificence du paysage qui défile.

Le peintre invisible a tout dessiné, la vision est impressionnante, le tableau est éblouissant. Quelle fraîcheur, quel éclat, quelle joie, quelle chaleur ! Sur le chatoyant tapis de satin bleu qu'est la mer en ce radieux matin, l'or du soleil exerce l'enchantement de ses reflets, pose des facettes versicolores. A la poupe, au-dessus du sillage écumeux qu'entraîne derrière lui le fier paquebot, plane une nuée de mouettes. Elles évoluent rieuses, fières de leur blancheur et décrivent avec délices de gracieuses circonvolutions tout en exhalant leur bonheur d'exister... De chaque côté apparaissent les montagnes, les côtes d'Italie, les rives de la Corse dont les sommets émergent en rose violet sur un fond de lapis-lazuli.

Je ne pleure plus, déjà le soleil réchauffe mon être. Je me sens délivrée, transformée. J'ai fait le choix de partir, je dois vivre les heures présentes que les circonstances me donnent.

J'aperçois au loin le Stromboli. Sur une pente douce s'accrochent de la verdure, des vignes en lignes serrées et des villas blanches. Très intéressée, je regarde, mais à mesure que nous avançons, je me rends compte que ce coin fertile et agréable n'est qu'un des aspects du Stromboli. Nous avons légèrement obliqué et le volcan me présente maintenant un flanc cendré, abrupt, rayé de gigantesques coulées de lave solidifiée que l'éruption rejette toujours du même côté. Si, par un caprice dont la nature est coutumière, le monstre changeait un jour la direction de ses tourbillons de feu et de ses matières enflammées, qu'advendrait-il du joli coin ensoleillé que je viens d'admirer ?

Dans le lointain, les contours de l'Etna se détachent vaguement dans la lumière éblouissante. La distance ne me permet aucun détail. Nous entrons en pleine mer.

Je quitte le pont, je suis souffrante. Un pénible mal de mer me retient depuis des heures dans ma cabine, corps inerte, aveuilié et sans volonté. Le thermomètre de mon moral a considérablement baissé. C'est la déroute de tous les sentiments de joie que le soleil, l'espace et l'ambiance avaient fait renaître en moi. Je me retrouve comme au départ : infiniment désolée, indifférente aux choses, apeurée de la destinée qui m'attend.

Mon mariage m'a enlevé ma nationalité française. Je suis d'après la loi : "Chinoise, femme d'asiatique". Je traîne cette nationalité comme un boulet. Mes mauvais souvenirs reviennent. Nous Français n'avons aucun a priori racial, par contre les Anglo-Saxons entretiennent envers les races dites inférieures des préjugés contre lesquels je vais me heurter peu de temps après mon mariage, dans des circonstances significatives. L'accès d'une pension de famille nous a été refusé, parce que Phan était un homme de couleur.

Je me remémore aussi cette phrase et ce ton cinglant et humiliant prononcé par un étranger lors d'un de mes précédents voyages : "Vous, femme de Chinois, quel dommage !".

Il a tourné vers moi un regard que je n'oublierai jamais. Je t'ai maintes fois raconté que je me suis heurtée à des flèches ironiques, envoyées avec le sourire par des personnes étrangères.

En Autriche où je voyageais dans un compartiment de chemin de fer en compagnie d'une Américaine d'âge respectable, j'engageai une conversation

parfaitement cordiale. Dès que je lui dis que mon mari était Chinois. Elle s'exclama sans cacher l'indignation que la nouvelle lui causait : "Chinois ! Quelle pitié !"

Surprise et froissée, je demandai avec hauteur ce qui pouvait motiver une telle réaction. Elle me répondit que ma situation était immorale : "Deux sangs ne peuvent pas se mélanger dans un mariage".

Mentalement, je faisais la différence entre les manières et la valeur intellectuelle des Américains que j'avais côtoyés après la guerre et celles de l'homme distingué qu'était mon mari. Sa culture, son esprit, ses manières affables le rendaient fort sympathique, et je croyais que tous les Chinois lui ressemblaient. Aussi, je me suis sentie profondément indignée de ce qu'osait avancer cette étrangère.

Tant bien que mal, je tentais de faire l'apologie de cette Chine que je ne connaissais pas et de vanter sa vieille civilisation, ce qui d'ailleurs m'écartait du sujet. La question concernant le mélange des races était un problème grave et ma situation de femme de Chinois me faisait un devoir de défendre ce peuple.

Quand je me remémore cet incident de voyage, rétrospectivement je fais amende honorable à cette respectable Américaine. Elle avait raison et moi tort. Toutes ces réflexions entretiennent la flamme cachée de ma souffrance, mon cœur se replie devant une réalité que je considère irréversible. J'oppose un visage fermé aux confidences. Je ne peux qualifier d'indiscrets les mots lourds d'intérêt qui jaillissent de ces bouches alors que montent à mes yeux des larmes invisibles parce que ma fierté les cache.

Une invincible pudeur retient sur mes lèvres un aveu que la chaleur des sympathies et la qualité des esprits devraient attirer. Je dérobe mon cœur et mon visage. Je revois ce regard et j'entends les mots prononcés qui martèlent toujours mon âme et résonnent comme un glas sur ma destinée. "Vous, femme de Chinois !..."

Le mal de mer est passé, je retourne sur le pont goûter les plaisirs que m'offre la nature. Quel réconfort cette poésie pathétique des clairs de lune, quand de son globe clair et pur glissent des lueurs fugitives, transparentes comme des voiles ! Elles diffusent sur le champ mouvant des ondes une clarté opaline qui scintille sur la surface des eaux en éclats d'acier.